

Chapitre I

Saint-Roch de Québec, mai 1887.

Un dimanche comme les aiment les deux enfants de Nazaire LeVasseur.

Blottis l'un contre l'autre dans une bergère de velours bourgogne, Paul-Eugène et Irma, respectivement âgés de douze et dix ans, écoutent chanter leur mère. Phédora répète une sérénade de Schubert qu'elle interprétera lors du prochain concert donné par le Septuor Haydn. Un jeune pianiste, ancien élève lui aussi de M. Forbes, l'accompagne. La beauté de la cantatrice, la chaleur de sa voix et les paroles qu'elle interprète envoûtent ses deux enfants :

« Jusqu'à toi mes chants, dans l'ombre, montent doucement.

Tout se tait, la nuit est sombre, viens tout près mon amant. »

Phédora chante avec une intensité qui laisse croire que ce vœu est le sien.

Talentueux en musique, mais peu doué pour les apprentissages scolaires, Paul-Eugène envie l'homme que sa mère appelle ainsi. L'amour de Phédora, il le voudrait pour lui seul. À l'oreille de sa sœur, il chuchote : « Tu sais ce que c'est qu'un amant, toi ? »

Contrariée, Irma demande à son frère de ne plus la déranger. De ne pas la distraire de ces délicieux instants. De garder pour lui

ses soupçons. « Maman n'a pas de défaut. Maman est la plus belle, la plus gentille et la meilleure chanteuse du monde », se dit Irma qui l'écouterait sans jamais s'en lasser.

*« Ah ! Cède à ton tour !
C'est ton amant qui t'implore
Dans mes bras, viens.
Je t'adore. »*

À chaque reprise, l'imploration se fait plus fervente, et la suspicion de Paul-Eugène plus aiguë. Ce qu'il donnerait pour jouer cette mélodie avec la virtuosité du pianiste et le supplanter au clavier. Et Irma, que ne donnerait-elle pas pour que cet après-midi devienne des semaines, des mois, une vie ! Bien qu'à l'inverse de son frère, elle soit très autonome, cette fillette chérit ces moments, trop peu nombreux, où toute la famille est réunie. Et pour cause, elle ne comprend pas que son père, reclus dans un coin du salon, joue dans sa paperasse au lieu de partager leur ravissement. Non pas que Nazaire LeVasseur soit indifférent à la musique. Au contraire, lui-même musicien, il est un des fondateurs du Septuor Haydn. De plus, il s'est engagé sur son honneur à favoriser la carrière de Phédora, fille du noble et fier William Venner, maintenant dans la mi-trentaine. Pour y parvenir, sans renoncer à son travail de journaliste et à sa passion pour la géographie, il doit rogner sur le temps consacré à sa famille. Phédora et ses enfants le déplorent.

— Pourquoi vous travaillez tout le temps, papa ? lui demande Irma, pendant la pause des artistes.

— Quand on veut faire vivre des enfants et une épouse comme ta maman, on n'a pas une minute à perdre, ma p'tite fille.

Irma en ressent tristesse et déception. Du coup, elle constate que, contrairement à Phédora et aux papas des petites amies de sa rue, Nazaire ne participe jamais à leurs jeux. Pas une fois il ne s'est présenté à leur marché improvisé pour y acheter limonades, biscuits ou friandises. Un peu plus, la pitié prendrait le dessus. « Pourquoi avoir tant hâte qu'il rentre à la maison ? » se demande la fillette, figée devant son père de qui elle espère l'aumône d'un regard.

— Qu'est-ce que tu veux ? s'enquiert-il, visiblement agacé.

Pas un mot. Le silence de sa fille l'interpelle. Enfin, il lève la tête et la regarde. Irma lui sourit, un tantinet satisfaite. Elle l'abandonne... à ses affaires. Non. À des souvenirs qu'il ne peut lui confier. « Elle est trop jeune pour comprendre », se dit-il, encore blessé par le mépris à peine voilé de Sir William Venner à l'égard de ce fils de mesureur de bois que sa fille a choisi d'épouser. « Tu t'illusionnes, ma pauvre Phédora. Jamais tu ne pourras poursuivre ta carrière de cantatrice si tu maries ce garçon aux cinquante-six métiers mal payés », avait soutenu le riche commerçant écossais du quartier Saint-Roch.

La mignonne Phédora ne tourna pas moins le dos à tous les garçons de familles aisées que son père lui avait présentés pour épouser l'homme qu'elle aimait et qui, tout comme elle, était orphelin de mère. En gage de bonheur, le 5 juin 1872, Nazaire LeVasseur avait offert à la jolie Phédora Venner ses multiples talents, son verbe élogieux, sa remarquable détermination et son amour inconditionnel. « Une fortune, papa, qu'aucun de vos favoris ne saurait m'assurer », avait décrété Phédora.

Au grand dam de Sir Venner, sept mois avaient suffi pour convaincre sa fille et Nazaire LeVasseur de leur amour réciproque. « Quel gâchis pour une cantatrice qui, à vingt et un ans, fait déjà partie de la distribution de tous les opéras qui se jouent dans la ville ! » considéra-t-il. Offusqué, Nazaire avait juré de le ramener à de meilleurs sentiments. Pour ce faire, il avait obtenu que le Septuor Haydn se produise à leur mariage. La volonté d'impressionner toute l'assistance était manifeste, et l'objectif fut atteint. Moins de deux semaines plus tard, les familles des nouveaux mariés s'étaient présentées à l'école normale Laval pour assister à une soirée musicale et littéraire dont Phédora était la soliste invitée.

Les ovations de cette fin de soirée auraient rallumé l'espoir du jeune couple n'eût été le départ précipité de Sir Venner. « Crois-moi, mon chéri, si maman était encore de notre monde, elle aurait été transportée de bonheur », avait affirmé Phédora pour consoler son jeune époux. Bien que sensible, Nazaire se laissait difficilement

abattre. La semaine suivante, invité avec son épouse à dîner chez les Venner, il apporta avec lui un article de *L'Écho de Lévis*. À la fin du repas, Sir William lui demanda, sur un ton sarcastique :

— La *business* va bien, mon Nazaire ?

— Au-delà de nos espoirs, s'empressa de répondre Phédora.

William leur fit une moue sceptique.

— Vous en voulez une preuve, M. Venner ? Écoutez bien ça, reprit Nazaire, du haut de son mètre quatre-vingts, le feuillet en main :

Ce concert du Septuor Haydn fut plus que brillant. Québec a rarement entendu aussi belle, aussi attrayante musique. La salle était bien remplie, l'élite de la société s'y était rendue de bonne heure, et l'enthousiasme qui a régné dans l'auditoire pendant toute la soirée est la meilleure preuve de son intelligence et du talent supérieur de ses artistes.

M^{me} Phédora Venner a paru deux fois sur le théâtre et elle a été rappelée chaque fois. Elle chante avec âme et avec goût, sans recherche ni affectation, et cette dernière qualité est, selon nous, la première chez une cantatrice; c'est pour cela qu'elle est si rare. Nous avons entendu un vibrant témoignage de son talent lors de ce concert. Nous pourrions parier qu'elle nuira à la fortune des artistes étrangères qui nous visitent.

La lecture terminée, Sir William Venner demanda à voir le texte pour s'assurer de son authenticité.

— Je te félicite, ma fille. Souhaitons juste que ça ne s'arrête pas là, avait-il ajouté, pointant vers Nazaire un regard lourd de défi.

— J'en profite, M. Venner, pour vous annoncer que six des membres du Septuor Haydn participeront au Jubilé musical de la Paix universelle qui se tiendra à Boston le mois prochain.

— Mon époux et moi serons du nombre, papa, lui apprenait Phédora, rayonnante. Ça me donnera l'occasion de revoir M. Forbes, mon professeur de chant ; il sera présent, lui aussi.

— Nous ne tarderons pas à revenir, nous avons dix-sept autres concerts à préparer... lança Nazaire, déterminé à faire mentir les prédictions de son beau-père.

Quinze ans plus tard, il tente encore et toujours de prouver à Sir William Venner qu'il est digne de sa fille. Et sur ce plan même de la dignité, Nazaire et Phédora ne lui ont pas caché leur déception de le voir se remarier à une femme de trente ans sa cadette, un an avant la naissance d'Irma. Témoin de quelques disputes entre ses parents et William Venner, cette dernière en est d'autant plus chagrinée qu'elle éprouve pour son grand-père maternel affection et admiration, et qu'il le lui rend bien. « Qu'a-t-il donc contre papa ? » se demande-t-elle, déplorant de ne pouvoir lire dans les pensées de ce noble septuagénaire. « Un jour, je la lui poserai la question », se promet-elle, face au refus de ses parents d'aborder le sujet avec elle.

Mais voilà que le 22 juin de cette même année, lors d'une soirée grandiose où sa mère interprète du Verdi, Irma ne voit plus entre son père et son grand-père maternel qu'une relation harmonieuse. Tous les Venner et les LeVasseur, incluant Paul-Eugène et Irma, sont présents au concert donné par le Septuor Haydn. « Notre fille est assez vieille pour venir entendre chanter sa mère », a décrété Phédora, alors que Nazaire aurait préféré qu'elle se repose après sa période d'examens de fin d'année.

Assise dans la première rangée, entre son frère et son grand-père LeVasseur, la jeune fille de dix ans trouve plus d'une raison d'être fière. « Mais comme mademoiselle est jolie ! » s'est exclamé son grand-père Zéphirin en l'apercevant dans sa robe blanche enrubannée de satin bleu, sa chevelure aux reflets cuivrés soigneusement bouclée. Vient s'y ajouter le programme de la soirée sur lequel apparaissent les noms de Nazaire LeVasseur, second violon, et dame Phédora LeVasseur, cantatrice soliste. Et que dire des applaudissements enflammés de l'assistance mais aussi de Sir William Venner qui se lève, après la première pièce, pour ovationner les musiciens et la belle Phédora.

Après avoir divinement interprété des extraits des *Vêpres siciliennes*, Phédora clôture le concert avec la pièce intitulée *Addio, mia patria amata*. Dès lors, comme nombre de spectatrices et spectateurs, Paul-Eugène ne peut retenir ses larmes. Le summum est atteint lorsqu'en finale, Phédora fait cadeau à son public de la version française de cet extrait : *Adieu mon pays, je succombe...*

— Grand-père Zéphirin, on dirait que maman pleure, chuchote Irma, bouleversée.

— C'est à cause des paroles de la chanson, ma toute belle. Ça arrive souvent ça...

— Je ne veux plus que maman la chante celle-là. Elle est trop triste.

— Tu lui diras à ta maman quand...

— ...tout de suite ce soir, grand-père Zéphirin.

— Je pense bien que ça va aller à demain matin. Elle va rentrer tard, ta maman. Elle a demandé à ta tante Angèle de vous ramener à la maison tout à l'heure.

Comme tous les lendemains de concert, pour favoriser le repos de son épouse, Nazaire sert le déjeuner à Irma et voit à ce qu'elle n'oublie rien. Pas question qu'elle arrive à l'école en retard, même pour la dernière journée !

— Mon frère va être encore absent aujourd'hui ?

— Chut ! Pas de bruit. Il dort et maman aussi, dit-il à sa fille, particulièrement exubérante ce matin-là.

— Pourquoi Paul-Eugène manque souvent l'école comme ça ?

— Parce qu'il va être obligé de recommencer sa sixième année. Ta tante Angèle lui fait faire du rattrapage chez elle.

— C'est pour ça qu'il ne se lève pas !

— Ça ne presse pas. Ta tante a décidé de ne venir le chercher qu'à dix heures, aujourd'hui. Ce n'est pas comme quand elle était maîtresse d'école ; elle n'est pas obligée de le prendre à huit heures et demie chaque matin.

— Il risquerait de réveiller maman aussi.

— C'est ça.

Encore portée par la magie de cette soirée, Irma quitte la maison en turlutant les airs qui l'ont bercée depuis sa naissance.

En avant-midi, la visite de monsieur le curé est prévue pour la remise des bulletins et des prix de fin d'année, et dans l'après-midi, on fête. Cette dernière journée d'école ne peut mieux faire écho à la soirée précédente.

Heureuse d'avoir superbement réussi sa cinquième année, Irma revient au foyer en toute hâte, goûtant par avance la fierté de ses parents devant ses réussites. Elle imagine sans peine sa mère l'enlacer, virevolter avec elle, amusée de voir leurs jupes se soulever puis, à force de tourner, l'emporter dans un vertige et la ramener dans ses bras. « Viens qu'on regarde ça ensemble », l'entend-elle lui dire. Puis, suivront des félicitations, des témoignages d'amour, des prédictions pour un avenir couronné de succès.

À peine la porte d'entrée entrouverte, Irma crie :

— Maman ! Maman ! J'ai mon bulletin. Venez voir mes prix de fin d'année !

Un silence inhabituel. On dirait que l'horloge même s'est tue. Un sentiment étrange oppresse la fillette de dix ans. Un grand froid dans le dos.

Irma se dirige d'un pas hésitant vers le salon où son père, la cravate dénouée, le visage ravagé, est affalé dans le fauteuil de velours d'Utrecht de Phédora. Son regard est vide. S'y trouve aussi Paul-Eugène, recroquevillé sur la causeuse, la photo de sa mère collée au ventre. Irma laisse tomber sur le plancher son sac d'école et ses prix.

— Où est maman ? demande-t-elle, tremblante d'appréhension.

Les lèvres sont scellées.

— Paul-Eugène ! Où est maman ?

— J'sais pas, marmonne-t-il. Quand je me suis levé ce matin, elle n'était plus là.

— Elle est malade ? Morte ? Répondez-moi, papa !

— Partie... parvient-il à balbutier.

— Partie où ?

Nazaire hausse les épaules. Livide, Irma le dévisage.

— Pourquoi vous avez fait ça ? Pourquoi vous l'avez laissée partir ? hurle-t-elle.

Bien que toute menue, Irma le giflerait.

Ce ton accusateur le blesse cruellement et le bâillonne. « Comme si j'avais su qu'elle s'enfuirait quand je suis parti travailler ce matin. Comme si j'avais pu l'en empêcher ! » se dit-il, intérieurement.